

ETC



Une femme au bain? De la mise en scène d'un rituel...

Elena Willis, *Elegance*

Elisabeth Recurt

Number 71, September–October–November 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Recurt, E. (2005). Review of [Une femme au bain? De la mise en scène d'un rituel... Elena Willis, *Elegance*]. *ETC*, (71), 48–48.

Montréal

« UNE FEMME AU BAIN ? »
 « DE LA MISE EN SCÈNE D'UN RITUEL »...

ELENA WILLIS, *ELEGANCE*

« La photographie est sous le coup d'un arrêt qui ne se traduit pas tant par la perte ou le manque de mouvement (ce serait un reproche absurde), que par le reflux de l'énergie vers l'intérieur du cadre, en une sorte de condensation ou d'implosion. »¹

*E*légance met en scène une jeune femme s'aspergeant d'eau. Une cuvette blanche, lumineuse a été posée sur un petit banc de bois. La femme se penche vers l'avant. Seul autre élément : un tapis oriental qui semble tenir lieu de scène, de « stage ». Une représentation simple, épurée, dont l'austérité contraste avec un éclairage concentré et fort, des couleurs chaudes et terreuses, aux accents rougeoyants (tapis, vêtement de la femme).

« Une femme au bain », pourrait-on dire.
 Sensualité ? Volupté ?

Au second regard, pourtant, nous n'observons ici que fort peu de dénominateurs communs avec les représentations d'une *Gabrielle d'Estrées au bain* ou d'une *Vénus à sa toilette*, de l'École de Fontainebleau. Ni aucun lieu commun avec des compositions plus ou moins ingresques. Point de seins dénudés, de canons de beauté, de signes de bourgeoisie sinon, encore une fois, à première vue, le tapis qui, d'objet de luxe, se transforme plutôt en élément constituant de ce qui paraît être un certain rituel.

Les traits de la femme sont indistincts, elle se penche vers l'avant, il est vrai, elle ne cherche pas à nous rencontrer, elle est tout à elle-même, cheveux épars cachant en partie son visage. Elle se tient en retrait du bassin, qui occupe le centre de la photographie. L'action de « se rafraîchir », ce geste posé reste le seul indice d'un déroulement temporel et visible, hormis le signe précurseur du moment donné, cette trace de mouvance des eaux du bassin. Willis ne semble donc chercher aucun effet sensuel, pas de transparence des chairs, de ligne de hanches lisible. Loin de la luxure. Et loin, aussi, de la quotidienneté à laquelle un tel mouvement pourrait faire penser. Ce n'est donc ni Fontainebleau, ni l'Italie, ni Degas croquant l'instantané. Pas plus que la Hollande, sobre et paisible, qui propose des espaces feutrés dans lesquels le regard s'immisce à travers les tentures laissées à demi-ouvertes. Aucun obstacle, ici, entre l'observateur et la scène offerte, grande ouverte et paradoxalement chargée d'intimité.

La courbe du corps se ramassant sur lui-même, l'eau ruisselante le long des jambes se font désir d'effacement, de fraîcheur. Rite de purification. Relents de culpabilité, lourdeur d'une vie informe, méandres de fausses routes. Recommencer de nouveau. Effacer ces traces encombrantes.



Elena Willis, *Elegance*, 2003. C. print. Édition de trois.
 Galerie Thérèse Dion, Montréal.

Serait-ce un leurre ? L'effacement de traces, symbolique chère à Willis, contredit implacablement le médium choisi, la photographie. On se rappelle Lady MacBeth cherchant à se laver d'une lourdeur tout intérieure, frottant ses mains ensanglantées, entachées. L'artiste y fait nettement référence : geste de pudeur et de nécessité mêlées, trouvant son écho dans l'éclairage théâtral qu'elle choisit : intimité protégée par un halo d'obscurité mettant entre parenthèses une scène lumineuse.

Le flou s'installe tout autour jusqu'à l'obtention d'un effet magique, irréel de tapis flottant, de scène flottante. Un geste dans l'abyme. Plus on s'éloigne du centre, plus la noirceur s'épaissit jusqu'à en devenir complètement opaque. Procédé qui agit tel un écrin enveloppant l'objet précieux, l'image sacrée. La scène, si simple, devient solennelle. L'obscurité fait ici office de cadre, révélant sa fonction centripète. La condensation en est favorisée : notre observation se porte sur cette opposition de lumière et d'obscurité, sur l'opposition des couleurs et de la blancheur immaculée du bassin mais surtout, se porte sur le geste mimé. Aucune distraction, même pas un indice sur le temps, l'époque, le lieu. Seulement le désir de transparence, de livrer l'essentiel d'un message par le biais de deux ou trois objets, d'une femme, qui s'affranchissent d'une localisation qui ne serait qu'anecdotique. Le geste est immuable. L'austérité de la composition tient à le dire.

« Une femme au bain », disait-on?

ÉLISABETH RECURT

NOTE

¹ Régis Durand, *Le regard pensif*, Paris, La différence, 1990, p. 30.